

un les médiateurs nécessaires aux cheminements diversifiés du vrai, alors qu'ils sont la raison même, le seul moyen de subsister dans l'être. Et c'est bien finalement Derrida, le Zenon de la « différence », qui avait raison de toujours le faire précéder de la préposition « de » : le constructivisme, c'est toujours en effet la dé-construction. On ne pourra jamais reconstruire les cheminements de la vérité, mais seulement les déconstruire. L'idéal est toujours le même, à ceci près qu'on veut enseigner, non pas à l'atteindre, mais à vivre stoïquement dans la déception de ne l'atteindre pas. On voit pourquoi il n'est pas question, si l'on veut redonner du sens au constructivisme, de se confier aux tentations de l'esprit critique.

Tentation devenue d'autant plus dangereuse qu'il faut y ajouter maintenant le FONDAMENTALISME et ses dangers. La recherche des fondements que ne viendraient soulever aucune interprétation, aucune transformation, aucune manipulation, aucune traduction, que ne viendrait corrompre aucune multiplicité, que ne ralentirait aucun cheminement, aurait pu rester une passion au fond assez innocente — puisque de toute façon, en pratique, on a toujours fait le contraire et multiplié les médiateurs, qu'il s'agisse de science, de politique, de religion, de droit, etc. Mais tout a changé depuis quelques dizaines d'années, lorsque l'impuissance des Modernes à se présenter poliment au reste du monde a fait que celui-ci a cru ce qu'ils disaient d'eux-mêmes ! Que nous n'ayons jamais été modernes, « nous » le savons bien. Forcément : nous n'existerions pas autrement... Mais ce secret, il semble que nous l'ayons gardé pour nous. Tant que nous étions les plus forts, peu nous importait. Au contraire : nous exportions la drogue, nous gardions pour nous le contrepoison. La modernisation plus ou moins ratée des autres cultures, cela nous amusait plutôt : un chameau devant une usine pétrochimique, et voilà une nouvelle « terre de contraste déchirée », disions-nous en souriant finement, « entre modernité et tradition ». Comme si nous n'étions pas nous-mêmes déchirés, nous aussi, entre ce que nous disons de nous-mêmes et ce que nous faisons !

Mais aujourd'hui tout a changé, « les autres » ont absorbé d'énormes doses de modernisation, ils sont devenus puissants, ils nous imitent admirablement, sauf qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de savoir que nous ne l'avons jamais été... Du coup, notre sourire amusé s'est figé en un rictus de terreur. Il est un peu tard pour s'écrier : « Mais non, pas du tout, ce n'est pas ça ! Vous n'avez rien compris, aucun fondement n'est accessible sans un chemin de médiation, le Vrai surtout, et aussi le Bon, le Juste, l'Utile, et le

Bien et Dieu peut être aussi... » Nous sommes devenus fragiles à faire peur. Terrorisés ? Oui, on le serait à moins. Nous pouvions faire semblant d'avoir été modernes, mais à condition de ne pas être environnés de modernisateurs/fanatistes. Qu'est-ce qu'un fanatique ? Celui qui ne peut plus prononcer cette bénédiction, cette vérification : « Parce que c'est bien construit, c'est peut-être donc bien vrai. » Mais qui a appris au reste du monde que parler ainsi était un sacrilège ? Qui a enseigné aux autres à laïciser cette expression que l'on attribue à l'islam : « Il faut clore les portes de l'interprétation » en l'attribuant d'abord aux sciences, aux techniques, à l'économie ? Et ils se prétendent sécularisés ! Comme ils se connaissent donc mal.

C'est une chose de reconnaître les différences entre les modes d'existence en conservant jalousement la multiplicité des types de vérifications ; c'en est une autre d'accepter comme un fait accompli dont on ne cherche même plus à remonter la source, le discrédit jeté sur toute construction. Protéger la diversité des vérités, c'est la civilisation même ; rompre le pavage des chemins qui mènent à la vérité, c'est une imposture. S'il y a une erreur que, pour notre propre salut, nous ne devons pas commettre, c'est de confondre le respect des différentes altérations des modes d'existence, avec les ressources de la pensée critique.

Pour sortir enfin de la critique, il nous faut donc **IL FAUT DONC REVENIR** revenir sur toute cette affaire du constructivisme et **SUR LA NOTION DE** comprendre par quel accident l'outillage nécessaire **CONSTRUCTION** **INDISTINGUANT** **TROIS TRAITS :** **REDOUBLÉE ;** rééquiper avec des outils neufs ? D'abord en récupérant tout ce qui peut l'être de cette attention méticuleuse aux médiations — et que nous avons oublié de joindre au mode d'emploi de la modernité quand nous l'avons exportée... Dire que quelque chose — un fait scientifique, une maison, une pièce de théâtre, une idole, un groupe — est « construit », c'est dire au moins trois choses différentes qu'il faut parvenir à faire entendre simultanément — et que ni les fondamentalistes ni leurs critiques ne peuvent plus entendre.

On veut d'abord souligner que l'on se trouve devant **IL FAUT DONC REVENIR** un type étrange de **REDOUBLÉE ;** redoublement au cours duquel se perd la source exacte de l'action. C'est ce que conserve précieusement l'expression française de « faire faire ». Si vous « faites faire » les devoirs de vacances de vos enfants, c'est que vous ne les faites pas vous-même et qu'ils ne les feraient pas sans vous ; si vous lisez dans votre grammaire

André de...

latine que « *Cæcor pontem fecit* », vous savez que le divin Jules ne transporte pas lui-même les poutres du pont pour traverser le Rhin à la poursuite des Germains, mais que ses légionnaires, aucun doute là-dessus, ne les transporteraient pas sans son commandement. Tout usage du mot construction ouvre donc une énigme sur l'auteur de la construction : quand on agit, d'autres passent à l'action. Cette passe-là, il ne faut pas la rater.

DIRECTION DE Deuxièmement, dire d'une chose qu'elle est **EST INCERTAINE** : construire, c'est rendre incertaine la direction du vecteur de l'action. Balzac est bien l'auteur de ses romans, mais il écrit souvent, et l'on est tenté de le croire, qu'il a été « emporté par ses personnages » qui l'ont forcé à les coucher sur le papier. Il y a bien là toujours le redoublement du faire faire, mais cette fois-ci la flèche peut aller dans les deux sens : du constructeur au construit ou, à l'inverse, du produit au producteur, de la création au créateur. Comme l'aiguille d'une boussole contrariée par une masse de fer, le vecteur oscille sans cesse car rien ne nous oblige à croire Balzac : il est peut-être victime d'une illusion ou se rend coupable d'un gros mensonge en répétant le cliché usé de la « Muse inspiratrice des poètes ».

C'est dans les marionnettes et les marionnettistes qu'on retrouve le plus clairement cette oscillation poussée au paroxysme puisque aucun doute n'est permis sur la domination que le manipulateur exerce sur ce qu'il manipule : oui, mais il se trouve que la main justement possède une telle autonomie que l'on n'est jamais très sûr de ce que la marionnette « fait faire » à son marionnettiste, lequel n'en est plus trop sûr non plus. Les tribunaux sont encombrés de criminels et d'avocats, les confessions-naux de pécheurs dont la « main droite ignore ce que fait la main gauche ». Même incertitude au laboratoire : il faut du temps pour que les collègues finissent par décider si l'expérience artificielle du laboratoire a donné assez d'autonomie aux faits pour que ceux-ci puissent exister « par eux-mêmes » « grâce à » l'excellent travail de l'expérimentateur. Nouvelle oscillation : pour recevoir le prix Nobel, c'est bien lui, le savant, qui a agi ; pour qu'il mérite le prix, il faut que ce que soient les faits qui l'aient fait agir et non pas lui dont les opinions individuelles n'intéressent personne. Comment ne pas osciller toujours entre les deux positions ?

EN EST QUALIFIÉE Et c'est pour se dégager de cette oscillation que se **LIEN DE MAUVAISE** détecte le troisième ingrédient de la notion composite de construction, le plus décisif : dire d'une chose qu'elle est

construite, c'est introduire un jugement de valeur, non pas seulement sur l'origine de l'action — doublement trouble nous venons de le voir — mais sur la qualité de la construction : il ne suffit pas que Balzac soit emporté par ses personnages, encore faut-il qu'il se laisse bien emporter par eux ; il ne suffit pas que l'expérimentateur construise des faits par des artifices ; encore faut-il qu'ils fassent de lui un bon expérimentateur, bien placé, au bon moment, etc. Construit oui bien sûr, mais est-ce bien construit ? Tout architecte, tout artiste, tout philosophe même a connu les affres de ce scrupule-là : tout savant se réveille la nuit haraqué par cette question : « Et si c'était un simple artefact ? » (En cela, au moins, qui ne se sent pas savant ?...)

OR LE CONSTRUCTIVISME Chose étonnante, ce qui prouve à quel point il est **NE PARVIENT PAS À RETENIR** difficile quand on habite chez les Modernes de ne pas **LES TRAITIS D'UNE BONNE** se tromper sur soi-même, aucun de ces trois aspects ne **CONSTRUCTION**, qu'on l'utilise communément dans le geste critique. **LES TRAITIS D'UNE BONNE** Lorsqu'on pose la question : « Est-ce vrai ou bien est-ce une construction ? », on implique d'ordinaire : « Est-ce que ça existe indépendamment de toute représentation ? » ou est-ce, au contraire, « le produit plus ou moins arbitraire de l'imagination d'un créateur tout-puissant qui aurait tiré tout cela de son propre fond ? ». Le redoublement de l'action ? Perdu. L'oscillation sur la direction du vecteur ? Égarée. Le jugement sur la qualité ? Il n'est plus question de le repérer puisque toutes les constructions se valent. Au bout du compte, le vocable de « constructivisme » ne recueille même pas ce que le plus petit artisan, le plus modeste architecte aurait au moins reconnu dans ses propres réalisations : qu'il existe une énorme différence entre bien et mal faire ! Avec un tel emploi du constructivisme, on comprend que les fondamentalistes soient devenus fous de désir pour une réalité que rien ni personne n'aurait construite.

L'étonnant, c'est que les Modernes vivent tous environnés de constructions, à l'intérieur des mondes les plus artificiels jamais élaborés, saturés d'images, consommateurs avisés de masses de produits fabriqués, spectateurs avides de productions culturelles inventées de A à Z, habitant des villes géantes dont tous les détails ont été montés un à un et souvent depuis peu, hébétés d'admiration pour les œuvres de l'imagination. Et pourtant, ils se font de la création, de la construction, de la production, une idée si étrangement bifurquée qu'ils en viennent à prétendre devoir choisir entre le réel et l'artificiel. Si l'on est un peu anthropologue, on ne

peut que rester interdit devant cette ignorance sur soi : comment ont-ils fait pour durer jusqu'ici en s'égarant à ce point sur leurs propres vertus ? Mais on mesure la « menace fondamentaliste », on doit s'interroger sur leurs chances de survie.

Comment transvaser dans un autre mot les trois aspects essentiels dont je viens de dresser la liste et que le mot « construction » semble ne plus pouvoir contenir ? Quand on veut modifier les connotations d'un terme, mieux vaut en changer. C'est de nouveau à Souriau que j'ai recours : empruntons-lui le beau terme d'INSTAURATION.

L'artiste, dit Souriau, n'est jamais le créateur, mais toujours l'instaurateur d'une œuvre qui vient à lui mais qui, sans lui, ne procéderait jamais vers l'existence. S'il y a une question que ne se pose jamais le sculpteur, c'est la question critique : « Est-ce moi ou est-ce la statue qui suis, qui est l'auteur de la statue ? » On reconnaît là le redoublement de l'action d'une part, l'oscillation du vecteur de l'action, d'autre part. Mais ce qui intéresse Souriau avant tout, c'est le troisième aspect, celui qui porte sur l'excellence et la qualité de l'œuvre instaurée : si le sculpteur se réveille la nuit, c'est parce qu'il doit encore se laisser faire pour achever l'œuvre ou la rater. On soupçonne que le peintre de *La Belle Noiseuse*, dans la nouvelle de Balzac *Le Chef-d'œuvre inconnu*, avait gâché tout son tableau en se relevant dans l'obscurité pour lui ajouter encore une touche que, hélas, la toile n'exigeait pas. Il faut s'y reprendre à plusieurs fois mais, à chaque reprise, on risque de tout perdre. La responsabilité de l'œuvre à faire — l'expression est aussi de Souriau — pèse d'un poids d'autant plus grand sur les épaules de l'artiste qu'il n'a pas de modèle, et qu'on n'y passe pas seulement de la puissance à l'acte. Tout dépend de ce qu'on va faire maintenant et qu'on est seul à savoir faire, et qu'on ne sait pas. Telle est, dit Souriau, l'énigme du Sphinx : « Devine, ou tu seras dévoré ! » On n'est pas aux commandes et pourtant il n'y a personne d'autre pour les tenir en main. De quoi, en effet, se réveiller la nuit tout en sueur. Celui qui n'a pas ressenti cet effroi n'a pas mesuré le gouffre d'ignorance où s'abouche la création.

La notion d'instauration a donc cet avantage qu'elle recueille les trois traits reconnus plus haut : le redoublement du faire faire ; l'incertitude sur la direction des vecteurs de l'action ; la recherche risquée, sans modèle préalable, d'une excellence qui résultera (provisoirement) de l'action.

Mais, pour que cette notion ait une chance de **MAIS POUR POUVOIR** prendre et de se charger peu à peu des traits que la **INSTAURER IL FAUT DES ÊTRES** notion de construction aurait dû conserver, il y faut une **QUI AIENT DU RÉPONDANT** condition : il faut que l'instauration donne l'occasion de

rencontrer des êtres susceptibles de vous inquiéter. Des êtres au statut ontologique encore ouvert capables néanmoins de vous faire faire quelque chose, de vous indisposer, d'insister, de vous obliger à bien parler de eux à l'occasion d'embranchements où se dressent des Sphinx — et même des allées de Sphinx. Des êtres articulables auxquels l'instauration puisse ajouter quelque chose d'essentiel à leur manifestation autonome. Des êtres, pour utiliser cette magnifique expression, qui « aient du répondant ». C'est à ce prix seulement que les trajectoires dont nous commençons à reconnaître le dessin pourraient avoir un sens autre que simplement langagier.

À ce compte la statue qui se trouverait « en puissance » dans le bloc de marbre et que le marteau du sculpteur viendrait simplement dégager, ne pourrait pas nous satisfaire : tout y serait déjà d'avance et l'on ne pourrait qu'alterner entre deux descriptions bifurquées, soit le sculpteur ne ferait que suivre la figure en pointillé, soit il imposerait à la matière brute et informe la destination qu'il aurait « librement choisie ». Aucune instauration ne serait alors nécessaire. Aucune inquiétude. Aucun Sphinx ne risquerait de dévorer celui qui manque à saisir l'énigme. Ce statut ontologique n'est guère digne d'une statue, en tout cas d'une statue de qualité ; elle ne vaudrait à la rigueur que pour le moulage en série de mains de jardin. Non, il faut des êtres qui échappent à ces deux types de ressources : l'« imagination créatrice » d'un côté ; la « matière brute » de l'autre. Des êtres dont la continuité, le prolongement, l'extension se paieraient, si l'on peut dire, en assez d'incertitudes, de discontinuités, d'inquiétudes pour qu'il reste toujours bien visible que leur instauration pourrait rater si l'on ne parvenait pas à les saisir selon leur clef d'interprétation selon l'énigme propre qu'ils posent à ceux sur lesquels ils viennent peser ; des êtres qui se dressent toujours, inquiets, à la croisée d'un chemin.

Comme il n'y a pas de vocable usuel pour désigner les trajectoires d'instauration — Souriau propose **CE QUI IMPLIQUE UNE DISTINCTION TECHNIQUE** « progression anaphorique » ! —, introduisons un **ENTRE L'ÊTRE-EN-TANT-PEU** de jargon en proposant de distinguer l'ÊTRE-EN-**QU'ÊTRE** ET L'ÊTRE-EN-TANT-**QU'ÊTRE** de l'ÊTRE-EN-TANT-**QU'AUTRE**. Le premier